
CHAPITRE 1

Les théories de la signification

« Dissocier le langage et la pensée c'est rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. » Vygotski L.S. (1934)

LA PENSÉE ET LE LANGAGE DE VYGOTSKI

Vygotski a exposé, dans son ouvrage intitulé *Pensée et langage*, ses travaux sur l'acquisition et le développement de la pensée et du langage chez l'enfant. L'ensemble de ses observations l'a conduit à élaborer une théorie originale sur les relations qui se nouent entre la pensée et le mot. En effet, il a mis en évidence le caractère complexe et dynamique des liens entre ces deux termes. L'existence de ce lien questionne alors, dans un mouvement allant du théorique au méta-théorique, le problème de la conscience. Ce travail de recherche allie une démarche expérimentale rigoureuse à des questionnements philosophiques, ce qui en fait une œuvre maîtresse dans le domaine de la recherche sur le langage humain.

Le travail de réflexion proposé ici aborde cette question de l'intime relation entre le langage et la pensée du point de vue de la psychologie expérimentale. Traiter le problème du langage humain en termes expérimentaux nécessite à la fois une reformulation et une limitation des questions anciennes. Ainsi, là où Vygotski cherche une relation entre le langage et la pensée, le psychologue expérimentaliste cherche une interaction entre le traitement phonologique et le traitement sémantique. Néanmoins, quelle que soit la formulation proposée, la nature du problème demeure inchangée. Aussi, l'exposé des idées développées par Vygotski s'impose-t-il comme exorde.

Vygotski introduit l'idée selon laquelle, si la pensée et le mot ne sont pas liés entre eux par une relation originelle, ils n'en demeurent pas moins unis par une relation qui apparaît, se modifie et prend de l'importance, au cours du développement à la fois de la pensée et du langage. Le fait que cette relation se construise au cours du développement n'est en aucun cas une preuve de la nature purement externe de cette liaison. Au contraire, la pensée et le mot seraient deux éléments interdépendants de la *pensée verbale*. Cette notion de pensée verbale révèle la force intrinsèque de la liaison entre les deux éléments. Vygotski estime, en effet, que ces deux éléments constituent un tout et que la décomposition de ce tout conduirait à une incompréhension, puisque chaque élément ne possède pas les propriétés du tout. Ainsi, l'étude séparée de la pensée et du mot constituerait une erreur méthodologique importante.

Afin d'éviter cette erreur, Vygotski propose d'étudier la pensée et le mot par l'intermédiaire d'une unité de base qui contiendrait, sous la forme la plus simple, les propriétés inhérentes à la pensée verbale en tant que tout. Cette unité de base est la signification du mot définie comme une généralisation (c'est-à-dire le concept). En effet, la signification du mot est à la fois acte de langage et acte de pensée. Pour étayer son idée selon laquelle la signification du mot est bien un acte de langage, Vygotski affirme : « *Un mot privé de signification n'est pas un mot, c'est son vide* » (p. 321). Pour l'auteur : « *La signification du mot est un phénomène de la pensée verbale ou du langage doué de sens. C'est l'unité du mot et de la pensée.* » (p. 321).

La méthodologie proposée par Vygotski s'oppose à celle de la plupart des psycholinguistes d'aujourd'hui. En effet, la complexité de l'objet de recherche qu'est le langage humain a conduit les chercheurs à l'envisager élément par élément. Ce découpage commode permet un travail scientifique rigoureux puisque le langage est ainsi analysé en termes de variables (dépendantes, indépendantes, contrôlées, etc.). Cependant, avec une telle méthode l'objet d'étude devient abstrait. En effet, les phénomènes langagiers étudiés, au cours du morcellement qu'ils subissent, deviennent de plus en plus hypothétiques; chacune des hypothèses s'articule uniquement à d'autres hypothèses qui perdent ainsi leur statut pour devenir des postulats. La voie de l'étude du langage humain par l'intermédiaire d'une unité comprenant l'ensemble des propriétés de la pensée verbale, ouverte par Vygotski, permet d'échapper, au moins partiellement, à cet écueil.

Étant donné que la signification du mot est à la fois acte de langage et acte de pensée et qu'elle émerge d'un processus de généralisation, cette signification ne peut pas être considérée comme constante. Ainsi, la théorie de Vygotski remet en question le postulat de la constance et de l'immuabilité de la signification du mot. L'auteur fait une analyse critique de deux conceptions, associationniste et structuraliste, dont il considère qu'elles figent les relations entre la pensée et le mot.

L'auteur définit la conception associationniste de la manière suivante: «Pour l'ancienne psychologie ce qui lie le mot et la signification est une simple liaison associative, qui s'établit grâce à la coïncidence réitérée dans la conscience de la perception du mot et de la perception de la chose désignée par ce mot.» (p. 322). Cette conception figerait la signification du mot puisqu'elle n'émet pas d'hypothèse quant à la modification possible de la structure et de la nature de la liaison entre la signification et le mot. En effet, l'association qui lie le mot et la signification peut se renforcer ou s'affaiblir, s'enrichir d'une série de liaisons avec d'autres objets de même nature, s'étendre sur la base de la ressemblance ou de la contiguïté à un cercle plus large d'objets ou, au contraire, rétrécir ce cercle, mais ces modifications sont présentées comme quantitatives et externes par nature. Bien que ces modifications d'associations paraissent analogues au processus de généralisation proposé par Vygotski, il estime que le terme même d'association ne permet pas de rendre compte de la complexité et de la spécificité des liens qui existent entre les mots et les significations. Les lois associatives qui lient les mots et les significations n'accordent aux mots qu'un rôle de désignation verbale des objets représentés dans la pensée.

Selon l'auteur, la conception structuraliste, tout en remettant en cause la conception associationniste, n'a pas conduit à une meilleure compréhension de la liaison entre la signification et le mot. Il apparaît, en outre, que la conception associationniste avait au moins l'avantage de reconnaître cette liaison. Du point de vue structuraliste, ce lien est passé sous silence, cette reconnaissance est perdue. En effet, pour la psychologie structurale la perception est guidée par l'organisation des situations. Ainsi, un mot s'intègre à la situation dans laquelle se trouve une chose, à la structure de cette chose, et, de ce fait, acquiert une signification fonctionnelle. Le mot et la chose qu'il désigne forment alors une structure unique. De même, la signification fonctionnelle est étroitement liée à la structure de la chose. Le rapport entre la pensée et le mot est alors considéré comme une analogie, comme une relation indifférenciée. Selon Vygotski cette conception «soustrait à l'emprise des lois associatives non seulement la pensée mais aussi le langage et les soumet aux lois de la formation de la structure.» (p. 325). L'analogie de structure entre le langage et la pensée conforte l'idée

que le langage n'est qu'une expression de la pensée. La pensée se passerait du langage pour se former mais l'utiliserait pour se formuler. Il y a donc une rupture entre le langage et la pensée, avec une simple modification de la relation entre le mot et la signification, qui n'est plus conçue comme une liaison associative mais comme une liaison de structure.

LES RAPPORTS MOT-PENSÉE DANS « LA CONSCIENCE DÉVELOPPÉE »

Le rapport de la pensée avec le mot ne serait pas un lien fixe mais un mécanisme, un processus dynamique allant de la pensée au mot et du mot à la pensée. Ainsi, pour Vygotski, « la pensée ne s'exprime pas dans le mot mais se réalise dans le mot. » (p. 329). La complexité de la relation entre la pensée et le mot vient de ce qu'elle s'établit et se transforme à travers une série de dimensions. Aussi, la différenciation et l'analyse des diverses dimensions « par lesquelles passe la pensée qui s'incarne dans le mot » (p. 330) sont-elles nécessaires.

Vygotski propose de commencer par l'analyse des relations entre deux dimensions du langage: la sémantique et la phonologie. Pour l'auteur, les aspects sémantique et phonologique du langage forment une unité complexe mais se développent différemment. Ainsi Vygotski insiste sur deux points: d'une part, il n'y a pas d'indépendance, d'autonomie entre les deux aspects et, d'autre part, bien que ces deux aspects constituent une unité, ils ne se confondent pas.

L'articulation du langage en sémantique et phonologie ne serait pas donnée d'un coup mais apparaîtrait au cours de l'ontogenèse. L'auteur étaye cette hypothèse par des exemples de phrases enfantines mettant en évidence la non-différenciation entre les aspects sémantique et phonologique du langage. Les enfants expliqueraient les noms des objets par leurs propriétés: « La vache s'appelle vache parce qu'elle a des cornes » (p. 336). Pour Vygotski, « initialement l'enfant ne différencie pas la signification du mot et l'objet, la signification et la forme sonore du mot. Cette différenciation s'opère au cours du développement à mesure que prend forme la généralisation et c'est au terme de celle-ci, lorsqu'on est déjà en présence de véritables concepts, qu'apparaissent entre les plans différenciés du langage tous ces rapports complexes. » (p. 337).

Dans la conscience développée, les différents aspects du langage seraient donc différenciés et les concepts construits par l'intermédiaire du processus de généralisation. En dépit de cela, la différenciation n'impliquerait pas la séparation entre les aspects du langage, mais la création de liens plus complexes que la simple juxtaposition.

Ce point de vue théorique suppose que les aspects (ou processus de traitement) sémantique et phonologique du langage doué de sens sont dépendants l'un de l'autre, qu'ils s'articulent de manière dynamique. Pour caractériser cette interdépendance il faut se demander s'il existe des phénomènes qui puissent rendre compte de cette articulation. En outre, il est important de déterminer comment cette articulation opère mentalement, comment une structure mentale aurait pour fonction d'articuler les différents aspects du langage. Les modèles de reconnaissance des mots élaborés par les psychologues cognitivistes possèdent une structure, le lexique mental, qui pourrait avoir une telle fonction.

Si l'on accepte, avec Vygotski, l'hypothèse selon laquelle les concepts ne sont pas figés, mais, au contraire, se construisent par les processus de différenciation et de généralisation qui conduisent à la création de liens complexes entre les différents aspects du langage, il est alors possible de concevoir la sémantique comme étant porteuse de la phonologie d'un mot, ou, du moins, de traces de la phonologie. Cette position théorique est adoptée comme constituant le fil conducteur de la réflexion proposée dans cet ouvrage; elle sera développée à la fin de ce chapitre.

SENS ET SIGNIFICATION

Vygotski établit une distinction entre le sens d'un mot et sa signification. Pour l'auteur, le sens est «*une formation dynamique, fluctuante, complexe, qui comporte plusieurs zones de stabilité différentes.*» (p. 370). Le sens d'un mot peut changer suivant le contexte. Quant à la signification, elle est une des zones du sens que le mot acquiert dans un contexte verbal particulier. Ainsi, la signification reste stable en dépit de toutes les modifications qui affectent le sens d'un mot. Cette distinction étant établie, Vygotski pose la question du rapport entre la signification et le sens. Pour l'auteur, «*le mot pris isolément et dans le dictionnaire n'a qu'une signification. Mais, cette signification n'est rien de plus qu'une potentialité qui se réalise dans le langage vivant, où elle n'est qu'une pierre dans l'édifice du sens*» (p. 370).

Cette distinction met en évidence une limite des recherches effectuées sur des mots isolés. En effet, l'auteur précise que la signification n'est pas le sens mais une partie de celui-ci seulement. Aussi, étudier les rapports entre la pensée et le mot par l'intermédiaire de la signification des mots, c'est restreindre l'étude à une partie des phénomènes du langage doué de sens, c'est avoir une approche acontextuelle des rapports entre la pensée et le mot.

1. Trace est ici employée au sens d'empreinte, de marque, pour insister sur le point de vue selon lequel la sémantique ne peut être dénuée de toute phonologie. Le terme de trace est vague, laissant entrevoir la complexité du problème : ces traces phonologiques sont des restes, des vestiges de l'ontogenèse mais leur quantification reste un problème.

La théorie de Vygotski est un plaidoyer en faveur de l'existence d'un rapport dynamique et complexe entre la pensée et le langage, entre les différents aspects du langage doué de sens tels que la sémantique et la phonologie. Les recherches récentes dans le domaine de la reconnaissance des mots permettent en outre de préciser cette problématique en interrogeant les rapports de la phonologie et de la sémantique avec le lexique mental.

Contrairement aux behavioristes, Vygotski ne définit pas la pensée comme étant « le langage moins le son » (p. 383), mais pense que « les unités de base de la pensée et celles du langage ne coïncident pas; l'un et l'autre processus présentent une unité mais non une identité » (p. 377). S'éloignant d'une vue associationniste et mécaniciste des rapports entre la pensée et le langage, Vygotski n'en rejette pas moins la thèse idéaliste qui suppose une indépendance de la pensée à l'égard des mots et pour laquelle « toute pensée énoncée est un mensonge » (p. 383). En se dégageant ainsi des deux courants théoriques opposés qu'il critique, Vygotski ouvre la voie de l'étude de la signification. Cette voie sera d'ailleurs empruntée par de nombreux théoriciens de la signification, tel que Wittgenstein (1921), dans les décennies 1950-1970.

LA SIGNIFICATION COMME SUBSTITUT MENTAL DE LA RÉALITÉ

D'une manière générale, la signification peut être considérée comme un phénomène mental, qui présente toutefois des ouvertures sur le milieu extérieur, à savoir l'environnement matériel et l'univers symbolique des mots. Les diverses modalités sensorielles sont les médiateurs des échanges entre les contenus mentaux et le milieu extérieur.

En effet, l'Homme appréhende tant l'univers symbolique des mots que l'environnement matériel par l'intermédiaire de ses fonctions perceptives. De plus, ces entités convergent vers les représentations mentales. La signification intervient comme articulation, puisqu'elle concerne particulièrement la manière dont les entités physiques que sont le mot et l'objet imprègnent les représentations mentales, les concepts. Cette définition générale de la signification rejoint l'approche préconisée par Vygotski qui insistait pour que la signification soit considérée comme un mécanisme et non comme un contenu figé. En outre, ces remarques impliquent que la signification ne peut être envisagée comme un élément séparé du milieu extérieur, qu'il soit matériel ou verbal. Or, on constate que maintes approches psychologiques et linguistiques dissocient ces trois termes comme autant d'objets d'étude séparés.

Pourtant, la coexistence des mots et des choses dans un schéma qui vise à rendre compte de la signification n'est en rien nouvelle. Aristote a fait admettre cette triade sémiotique lorsqu'il a développé sa théorie de la perception, et, plus globalement, sa théorie de l'esprit. Pour le philosophe, la perception est l'acte commun du sentant et du senti. En d'autres termes, percevoir, c'est former dans son esprit une forme identique à celle des choses, et connaître, c'est avoir quelque chose des choses dans l'esprit. Ainsi, selon Aristote « *les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme... et les états de l'âme sont des sortes de copies des formes des choses* ». Cette triade sémiotique [son – état de l'âme – forme des choses] a pris plusieurs expressions différentes au cours du temps dont la plus utilisée par les linguistes est sans doute [signifiant – signifié – référent]. Le psychologue expérimentaliste utilise plutôt la formule [phonologie – sémantique – objet]. Quelle que soit l'expression choisie, ce qui importe pour tenter de comprendre la pensée verbale (et la signification du mot) c'est la façon dont les trois éléments se structurent.

L'organisation des trois éléments dans la triade aristotélicienne montre une dissymétrie de structure: d'une part, l'essence du langage est d'être un son arbitraire et, d'autre part, l'essence de la pensée est de représenter naturellement le monde. De cette façon, le langage est essentiellement défini par rapport à la forme physique qu'il peut prendre en fonction des capacités vocales humaines et des conventions humaines. Cette définition, simple en apparence, met en exergue des aspects importants et complexes du langage marqués par l'arbitraire, c'est-à-dire par des choix humains. Par contre, cette définition ne met pas directement en évidence les rapports qui pourraient être envisagés entre le langage et la pensée. Le langage semble isolé dans la triade alors que la pensée et le monde des choses sont couplés. Si l'on adopte un tel point de vue, la fonction du langage se limite au codage sonore d'une pensée qui est imagée par essence. La pensée est ainsi regardée comme un substitut mental de la réalité, substitut dont le caractère principal est d'être analogue à la réalité. Ainsi, la théorie de l'esprit proposée par le philosophe pose que l'esprit et la matière sont de même nature ontologique, ce qui équivaut à une conception fondamentalement non-dualiste de l'âme et du corps.

C'est après Descartes qu'une conception dualiste de l'âme et du corps a interdit que la pensée soit considérée comme étant de même nature que ce qu'elle représente (« l'idée de cercle n'est pas ronde » dira Spinoza). Ainsi le dualisme, rompant avec l'hypothèse selon laquelle les représentations mentales se forment par analogie au monde, aurait pu concevoir la pensée en termes de signes, de codage, voire de calcul; c'est-à-dire en des termes similaires à ceux généralement adoptés pour définir le langage. Une telle approche aurait donc pu conduire à envisager des liens structuraux entre le langage et la pensée. Cependant, le dualisme situe le langage du côté du corps (du matériel) et la pensée du côté de l'âme, ce qui accentue la séparation entre langage et pensée et conduit à ne pas envisager de liens entre les deux.

La nature matérielle attribuée au langage a impliqué qu'on le considère comme un objet fini et organisé. Ainsi on a pu imaginer que tous les mots rencontrés au cours d'une existence sont stockés en mémoire comme des choses dans des tiroirs. Champagnol (1993) critique cet idéal fallacieux par le principe d'économie cognitive: « On a l'impression que les mots sont là, à l'intérieur de nous, disponibles sous la forme physique que nous émettons ou recevons. (...) Les mots ne sont pas dans notre tête comme des prunes dans un sac, d'autant plus qu'il faudrait plusieurs sacs, un pour les mots à entendre, un pour les mots à lire, un pour les mots à prononcer, un pour les mots à écrire, etc., et tout un système de relations entre ces sacs. » (p. 53). Les différentes théories s'attachent pourtant, tout en concevant parfaitement que ce sont des représentations qui sont mémorisées et non les mots eux-mêmes, à savoir s'il y a plusieurs modes de représentation distincts, un pour le mot phonologique, un pour le mot orthographique, un pour le mot sémantique, en réception, en production, etc. ou si tout cela forme une représentation intégrée. Dans la plupart des modèles d'accès aux représentations verbales, la première hypothèse est privilégiée, ce qui conduit à l'étude séparée des différents aspects du langage. Cette manière d'aborder les choses permet d'isoler les facteurs psycholinguistiques jugés pertinents et de les étudier dans un cadre expérimental rigoureux. Toujours est-il que ce découpage artificiel conduit à l'étude cloisonnée des parties d'un tout, ce qui contribue à la perte de la compréhension de ce tout.

LA FORME ET LA NATURE DES REPRÉSENTATIONS MENTALES

Si les objets et les mots ne sont pas stockés tels quels en nous, mais sous la forme de substituts mentaux, de représentations, se pose alors le problème, pour les théories de la signification, de la forme et de la nature de ces représentations. De nombreuses théories de la signification abordent ce problème de la forme et de la nature des représentations mais deux d'entre elles seulement seront décrites ici.

La première, la théorie nominaliste, est originale du fait qu'elle présente la pensée comme déterminée par le langage. Cette approche, aussi radicale soit-elle, a pour avantage d'éveiller un doute quant à la position inverse selon laquelle la pensée détermine le langage.

Face à l'essoufflement d'un débat qui a pu paraître doctrinaire, certains théoriciens ont préféré développer leur connaissance de la sémantique considérée en elle-même. Ce mouvement a produit la théorie des traits sémantiques. Cependant cette théorie comprend des conceptions très diverses, dont trois seront présentées.

La conception moderne de l'idée, introduite par Descartes, a permis de constituer la pensée en objet d'étude, puisqu'elle cessait d'être un calque de la réalité, comme la concevait Aristote. Dès lors, la pensée pouvait être envisagée comme un codage logique, c'est ce qu'on appellera la digitalisation de l'esprit. En assumant les conséquences de cette nouvelle conception et en s'efforçant de dépasser le dualisme entre matériel et immatériel, on en viendra à considérer que ce codage est arbitraire et de nature sémiotique. Locke ([1690] 1983) observe que «*Beaucoup des idées de sensation qui sont dans l'esprit n'ont pas plus de similitude avec quoi que ce soit existant hors de nous que les noms qui en sont les signes n'ont de similitude avec nos idées, lesquels noms sont pourtant aptes à les exciter lorsque nous les entendons.*» (B. VIII. 7). En érigeant la pensée en système de signes arbitraires Locke la considère de même nature que le langage.

Certains auteurs, comme Condillac, vont plus loin dans la voie du nominalisme en considérant que le langage est nécessaire à la pensée. Cette thèse s'étaye sur l'observation que certaines de nos idées ne correspondent en rien à des sensations et ne pourraient pas exister sans un nom pour les désigner (par exemple sans le signe «*racine carré de deux*» je ne pourrais tout simplement pas penser à ce nombre irrationnel). Aussi, selon Condillac, si la pensée est généralement une représentation de sensations, elle peut cependant n'être qu'une représentation de signes. Pour la pensée abstraite, le langage, qui est un système de signes arbitraires, est nécessaire. Cette conception se heurte cependant au problème de savoir comment le signe peut avoir un caractère de vérité s'il est arbitraire. Pour résoudre cette question, il a fallu passer de l'arbitraire du signe au conventionnalisme linguistique. En effet, une convention s'avère nécessaire, non seulement pour désigner les idées mais, bien plus, pour s'accorder sur les idées mêmes que ces noms incarnent.

Lorsque l'influence du langage est étendue à l'ensemble de la pensée, aussi bien aux idées qui proviennent des sensations qu'à celles qui n'en proviennent pas, les langues, comme systèmes de signes conventionnels, sont considérées comme structurant la pensée et par là même la manière dont on conçoit l'environnement. Ajdukiewicz (1960), par exemple, adopte ce point de vue, ce qui l'amène à considérer qu'un changement de système conventionnel conduit à une modification de la conception du monde. Le déterminisme linguistique qui sous-tend ainsi la théorie nominaliste donne un sens nouveau à l'étude différentielle des langues. Or, une telle approche différentielle peut être essentielle lorsqu'il s'agit de saisir le langage humain dans son ensemble. Il est simple de noter, par exemple, que certains mots existent dans certaines langues et pas dans d'autres. Rendre compte de telles discordances et tenter de déterminer ce qu'elles impliquent peut être un atout majeur afin de mieux comprendre le langage comme la pensée.

Nabokov a rencontré, au cours de son expérience d'écrivain et de traducteur, nombre de ces discordances, il note par exemple que « la langue russe est à même d'exprimer par un mot impitoyable l'idée d'un certain défaut extrêmement répandu et pour lequel les trois langues européennes [qu'il connaît] ne possèdent pas de terme particulier. (...) Divers aspects de la notion que les Russes expriment d'une manière précise par le mot *pochlost* sont disséminés dans plusieurs mots anglais et par conséquent ne forment pas un tout défini. (...) Les mots anglais qui expriment, sans les rendre tous, les aspects du *pochlost* sont, par exemple: *cheap, sham, common, slutty, high falutin', in bad taste* (bon marché, factice, banal, fade, pompeux, de mauvais goût) ». ([1944] 1988, p. 77). Nabokov exprime ensuite son opinion quant aux implications possibles d'un tel phénomène lorsqu'il écrit: « L'absence d'une expression précise dans le vocabulaire d'un pays ne signifie pas nécessairement que la notion équivalente n'existe pas mais elle altère certainement l'ampleur et l'alacrité de la perception de cette dernière. » (p. 77).

La position de Nabokov, qui n'est pas un défenseur de la théorie nominaliste, est plus nuancée que celle des nominalistes les plus radicaux en ce sens que le déterminisme linguistique qu'il suppose est atténué en une conception relativiste. Pour lui, une idée peut exister sans qu'il y ait de mot, de signe particulier, pour la désigner, cependant l'existence d'un tel signe rend l'idée plus accessible et précise. En d'autres termes, si le langage ne détermine pas l'existence de la pensée, il en détermine la qualité.

La position radicale du nominalisme, au contraire, postule un déterminisme linguistique. L'étude du langage suffirait alors pour connaître aussi la pensée. Bien que ce principe puisse sembler excessif, il a eu le mérite d'explorer une hypothèse nouvelle qui a situé jusqu'à nos jours le langage au cœur du débat sur la cognition.

LA THÉORIE DES TRAITS SÉMANTIQUES

Cette théorie s'applique à déterminer la forme et la nature des représentations mentales. Elle décrit les concepts comme étant constitués d'unités sémantiques, de composition d'unités abstraites, non figurales. Ces unités sont généralement nommées traits sémantiques ou sèmes et peuvent être de différents types selon l'approche classificatoire envisagée par les différents théoriciens. Cependant le titre générique de théorie des traits sémantiques ne doit pas embabouiner le lecteur qui trouvera sous cette dénomination nombre d'approches très différentes les unes des autres, voire des approches incompatibles. À titre d'exemple, deux conceptions inconciliables, celle de Katz et Fodor (1963) et celle de Rastier (1987), sont décrites ici de manière succincte.

Katz et Fodor (1963) proposent un modèle de sémantique lexicale de type arborescent. Ils distinguent deux sortes d'unités sémantiques: les marqueurs et les différenciateurs. Les marqueurs (ou catégories) sont des unités sémantiques de caractère général, communs à plusieurs mots, et qui occupent les nœuds de l'arbre de dérivation sémantique. Les différenciateurs sont propres à une seule signification et occupent le bout des branches de l'arbre de dérivation sémantique. Ainsi, le contenu sémantique d'un item lexical (représentation mentale d'un mot) est un ensemble hiérarchisé de marqueurs et de différenciateurs. Cette approche s'inscrit dans une optique classificatoire componentielle des unités sémantiques qui, à la manière d'un dictionnaire, rassemble sous une entrée lexicale l'ensemble des significations d'un mot.

Rastier (1987) propose un modèle de sémantique contextuelle. Il distingue plusieurs unités sémantiques emboîtées. Le sémème correspond au contenu sémantique d'un morphème unique (signe minimal de sens). Une combinaison de sémèmes constitue un taxème. Un groupe de taxèmes constitue un domaine, c'est-à-dire un contexte au sein duquel un taxème a une signification claire (par exemple, le taxème sauvegarder signifie toujours enregistrer des données dans le domaine de l'informatique). Pour l'auteur, l'identification des traits sémantiques constituant une des significations possibles d'un taxème (mot) dépend de la pratique en cours, du contexte. Cette typologie s'inscrit dans une optique classificatoire contextuelle, qui décrit la saisie d'un sens comme le regroupement d'un nombre restreint des unités sémantiques potentiellement contenues dans un mot, selon une situation donnée.

Les théories proposées par Katz et Fodor (1963) et par Rastier (1987) sont dissemblables d'un point de vue taxinomique. Mais, ce qui semble les rendre incompatibles réside davantage dans l'organisation des unités sémantiques que dans leur nature. La première théorie propose un système sémantique modulaire alors que la seconde envisage un système en interaction. En d'autres termes, la théorie proposée par Katz et Fodor définit l'identification comme l'accès à des contenus sémantiques préétablis et stables, alors que Rastier la conçoit comme un processus de constitution de contenus sémantiques variables selon les situations. Katz et Fodor ont une approche universelle de la sémantique alors que la théorie défendue par Rastier est différentielle, prenant en compte le caractère social de tout acte de pensée.

En dépit des différences majeures qui divisent les deux théories présentées, celles-ci n'en sont pas moins similaires quant à la définition de la nature des représentations sémantiques qu'elles se proposent de cerner. Les représentations sémantiques sont définies par des traits sémantiques, ce qui revient à dire que les représentations sémantiques sont de nature sémantique. Cette définition de la sémantique par la sémantique reste abstraite et peu explicative. En effet, dans cette définition, un concept très large s'explique par des

concepts moins larges qui s'expliquent eux-mêmes par des concepts plus petits encore et ainsi de suite.

Cependant la différence de point de vue a une importance majeure lorsqu'il s'agit de déterminer les rapports possibles entre le langage et la pensée. En effet, si l'on considère que les concepts sont préétablis, isolés et stables, il n'y a pas lieu de poser la question de leurs relations aux mots, alors que si l'on adopte le point de vue selon lequel les concepts sont polymorphes et qu'ils interagissent entre eux et avec l'environnement, cette question peut être posée.

Une autre approche de la théorie des traits sémantiques a été développée par Guiraud (1965) suivant une méthode statistique et par un rapprochement intra-linguistique entre la sémantique et la phonologie, en ce sens qu'elle présente une analogie avec la théorie des traits phonétiques. Selon Guiraud (1965), si les signifiants sont formés de phonèmes, alors on peut considérer que les signifiés sont constitués, de la même façon, de sèmes. L'auteur postule «une isomorphie entre les structures signifiantes (distribution des phonèmes) et les structures signifiées (distribution des sèmes)... un système sémique non observable, à travers un système phonique facilement observable» (p. 97-98).

Cette analogie peut être envisagée comme un moyen théorique et syncrétique d'étudier le problème des rapports entre les processus de traitement phonologique et sémantique. Bien que Guiraud ne fasse pas cette hypothèse, l'isomorphisme de structure qu'il observe peut naturellement conduire à supposer que les informations sémantiques et phonologiques passent par les mêmes voies dans un réseau de représentations. Il est tout aussi plausible de supposer que le système sémantique greffe son organisation sur une structure phonologique préexistante. Toutefois, le rapprochement entre les systèmes phonologique et sémantique n'est pour Guiraud qu'un moyen d'étude de la sémantique et son approche présente également l'inconvénient qui caractérise la théorie des traits sémantiques dans son ensemble: à savoir, ne donner de la sémantique qu'une définition tautologique. Le point de vue préconisé par l'auteur perpétue la rupture entre ce qui relève de la pensée et ce qui relève du langage en estimant que le système «sémique» (relevant de la pensée) n'est pas observable alors que le système phonique (relevant du langage) est observable.

Le cognitivisme s'est fixé pour objectif la connaissance scientifique des processus mentaux. Le monisme matériel qui sous-tend ce programme a permis aux cognitivistes de reconnaître dans les performances de calcul des ordinateurs le signe d'une intelligence artificielle. Le terme d'intelligence contient en soi une comparaison analogique entre l'ordinateur et le cerveau, en conférant une qualité humaine à la machine. Observant que l'ordinateur et le cerveau sont tout deux capables de donner des réponses identiques à des opérations logiques, le cognitivisme en déduit que l'Homme et la machine ont une activité symbolique logique équivalente. La vision fonctionnaliste amène à expliquer le processus par son résultat, à considérer que l'identité formelle des activités logiques de l'Homme et de la machine implique une identité de fonctionnement. Plus, le cognitivisme a proposé l'ordinateur comme modèle de la connaissance humaine. Cela implique que l'activité cérébrale humaine soit limitée, réduite, à la pensée logique. Au fonctionnement binaire de l'ordinateur correspondrait un fonctionnement binaire du cerveau. À une différence de potentiel électrique positive ou nulle correspondrait une activation ou une inhibition neuronale.

L'abus de cette comparaison entre l'ordinateur et le cerveau proposée par le cognitivisme amène à considérer que la pensée n'est pas déterminée par la nature de son substrat matériel, qu'il n'y a pas de lien spécifique entre la pensée et le cerveau. Cela pose la question de l'autonomie de l'esprit. Paradoxalement, le cognitivisme qui s'est fixé une approche matérialiste de la connaissance semble renouer avec le dualisme traditionnel pour lequel la pensée est immatérielle. Cela conduit inévitablement à considérer que la pensée, dénommée «boîte noire» pour en signifier toutes les arcanes, ne peut pas être étudiée. Fodor lui-même, dans son livre «La modularité de l'esprit» ([1983] 1986), tente d'assumer cette contradiction tout en étant «*douloureusement conscient du caractère fortement anecdotique*» (p. 153) des remarques qu'il fait à l'appui de sa théorie. L'une des anecdotes qu'il utilise mérite cependant d'être rapportée ici car la conclusion que Fodor en tire est édifiante. Fodor note que dans une revue récente consacrée au cerveau, on trouve des articles sur la neuropsychologie du langage et des mécanismes perceptuels mais aucun article sur la neuropsychologie de la pensée. Fodor conclut sans hésitation: «*A mon avis, il y a une bonne raison à cela: c'est qu'il n'y a rien à savoir sur la neuropsychologie de la pensée.*» (p. 153). Ainsi, il semblerait que savoir ou chercher à savoir quelque chose de la pensée relève littéralement du tabou pour les cognitivistes orthodoxes qui associent directement la pensée à Dieu afin d'expliquer pourquoi elle est séparée du corps: «*Dieu n'a pas besoin de capacités perceptuelles. Si vous savez déjà à quoi ressemblent les choses, vous n'avez pas besoin d'aller regarder à quoi elles ressemblent.* »

(Fodor (1986), p. 91). On est tenté d'ajouter que si vous savez déjà ce que sont les choses, vous n'avez pas besoin d'y réfléchir.

Cette vision dualiste se reflète dans la théorie de Fodor, qui distingue, dans la structure mentale, des systèmes centraux et des systèmes périphériques. De manière inattendue, Fodor rapproche le système du langage des systèmes perceptifs (vue, odorat, ouïe, goût, toucher) en le comptant parmi les systèmes périphériques. C'est en réduisant le langage à des énoncés qu'il en déduit sa fonction informative et son caractère faillible, fonction et caractère qui le rapprochent des systèmes sensoriels. La forme propre des systèmes périphériques, selon Fodor, est le module, qui a notamment pour caractéristique d'être informationnellement cloisonné, insensible aux systèmes centraux. C'est ce que Pylyshyn (1980) appelle l'impénétrabilité cognitive. Le langage serait donc insensible aux systèmes centraux qui gèrent les croyances et les attentes de l'organisme, ce que l'on appelle couramment la pensée.

LE LANGAGE NATUREL DE LA PENSÉE

Fodor présente la pensée comme une forme pure, une abstraction, débarrassée des contingences matérielles et libérée des imperfections humaines dont le langage naturel est entaché. Cependant, la pensée consciente ne saurait se passer d'un langage, mais à une pensée pure et universelle il faut un langage pur et universel, les «phrases internes constitutives de nos pensées», le mentalais. La visée universaliste que l'on remarque ici n'est pas un projet neuf. Aristote opposait déjà les langues à une pensée (états de l'âme) universelle: *«La parole est un ensemble d'éléments symbolisant les états de l'âme, et l'écriture un ensemble d'éléments symbolisant la parole. Et, de même que les hommes n'ont pas tous le même système d'écriture, ils ne parlent pas tous de la même façon. Toutefois, ce que la parole signifie immédiatement, ce sont des états de l'âme qui, eux, sont identiques pour tous les hommes»*. Pour Aristote, la pensée est universelle en ce qu'elle est un calque des choses, une connaissance de l'univers. Pour le cognitivisme la connaissance de l'univers nous est donnée par nos sens, par nos systèmes périphériques encapsulés. Comment comprendre alors qu'une pensée inconnaissable soit universelle et que son langage incommunicable, le mentalais, le soit également? Fodor clôt la question des rapports entre le langage et la pensée sans tenter ni de la résoudre ni de la nier mais après avoir évincé le langage naturel.

Ces appréciations sont étayées par la critique sévère de Rastier (1991a, 1991b) sur l'approche symbolique idéaliste défendue par Fodor (1975, 1983), Kintsch (1974) et Jackendoff (1987). En effet, Rastier y voit une séparation dommageable entre le conceptuel et le linguistique, il remarque que *«le sens n'est tout simplement pas considéré comme une dimension du langage»* (1991b, p. 171). De ce point

de vue, «La langue se réduit à une structure syntaxique et à une structure phonologique, c'est-à-dire un pur signifiant. Dès lors, les langues n'ont plus qu'un rôle idéographique: elles notent les pensées.» (p. 171). Quant à l'hypothèse d'un langage universel de la pensée, elle ne paraît pas crédible à Rastier qui se demande si «le niveau conceptuel où se situe le langage de la pensée ne serait pas (...) une image idéalisée de la langue? (...) Les concepts réputés universels ne seraient-ils que des mots, dont un hasard insistant aura voulu qu'ils fussent anglais et écrits généralement en majuscules?» (p. 171).

Carruthers (1996) remet aussi en question l'existence du mentalais comme langage de la pensée. Selon ce philosophe, il est tout à fait possible que certaines pensées, les pensées que l'on peut accorder aux enfants aux stades pré-linguistiques par exemple, soient indépendantes du langage. Cependant, le fait que certaines pensées puissent ne pas nécessiter de langage naturel pour exister n'implique en aucun cas que toutes les pensées sont indépendantes du langage naturel. Pour Carruthers, il y a au moins un type de pensée, la pensée consciente humaine, qui implique obligatoirement et constitutivement le langage naturel. Il estime que les données en provenance de la psychologie expérimentale comme de la psychologie développementale, si elles peuvent s'avérer décisives pour résoudre la question de l'implication du langage naturel dans la pensée, ne sont pas pour autant suffisamment avancées pour permettre de clore la question. C'est pourquoi l'auteur choisit d'explorer des données qui proviennent de l'introspection. Carruthers remarque par exemple que si quelqu'un songe à une phrase qu'il vient de prononcer, il s'aperçoit qu'il n'y a pas de processus mental accessible à la conscience séparable de l'expression de la phrase elle-même. De même, si quelqu'un songe à une pensée qu'il entretient avec lui-même, il s'aperçoit que sa pensée privée consiste principalement en un déploiement, en imagination, de phrases du langage naturel. Carruthers multiplie les exemples pour en arriver à la conclusion que nous pensons en langage naturel et non que nous traduisons des pensées «mentales» en un langage naturel.

Cette notion de traduction du mentalais en langage naturel et vice versa, replacée dans le contexte de la psychologie, pose un problème d'économie cognitive. De plus, la quantité et la qualité des échanges entre systèmes centraux et module du langage impliquées par cette traduction semblent déroger aux règles générales de transmission des informations entre les systèmes périphériques et les systèmes centraux, telles qu'elles sont définies par Fodor.

DÉCLOISONNER LE SYSTÈME DU LANGAGE

Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire sur la théorie de l'esprit défendue par Fodor car celle-ci, par ses excès, a le mérite d'éveiller la réflexion. Ce

livre n'a pas pour problématique d'étudier par le menu la théorie de Fodor mais bien de réfléchir à la question des rapports entre le langage et la pensée. L'un des commentaires qui doit être fait est qu'une théorie qui dissocie complètement le système du langage des systèmes centraux ne peut pas rendre compte de certains comportements humains.

Je décrirai ici, par l'intermédiaire d'une anecdote, un comportement banal qui ne peut s'expliquer que si l'on envisage une influence possible des systèmes centraux sur le système du langage. Je me trouvais à un buffet avec des amis lorsque soudain, l'un d'entre eux prit une figure de circonstance pour s'excuser et se diriger à pas pressés vers une porte qu'il tenta d'ouvrir. Constatant qu'elle semblait fermée, il recula afin de lire l'inscription qui s'y trouvait. Cette lecture sembla confirmer ses attentes puisqu'il tenta de nouveau d'ouvrir la porte. Certain maintenant qu'elle était bien fermée, il prit encore le temps de relire l'inscription avant de revenir vers notre groupe d'un air fort mécontent. Il nous dit alors qu'il jugeait inadmissible d'interdire l'accès à des toilettes publiques. Nous nous prîmes à rire en constatant que l'inscription de la porte indiquait fort honnêtement «Privé». Notre ami nous avoua ce que la scène nous avait fait présumer: il avait lu deux fois «Toilettes» en lieu et place de «Privé». Selon lui, le besoin pressant que son organisme lui dictait d'assouvir l'avait conduit à cette erreur de lecture. Cette explication semble en effet la plus probable et, à dire vrai, je n'en vois pas d'autres. Les similarités orthographiques et phonologiques entre les mots «privé» et «toilettes» sont quasi inexistantes ce qui conduit à exclure que l'erreur commise proviendrait d'un traitement de surface erroné. Par ailleurs, notre ami n'est pas analphabète ce qui élimine l'hypothèse selon laquelle il aurait fait semblant de lire l'inscription.

Le comportement décrit ici est un simple exemple de «méprise représentationnelle» telle que cette notion a été décrite par Jacob (1997). Selon Jacob, les croyances sont des représentations et *«quoiqu'une représentation aspire à la vérité ou à la fidélité, toutes les représentations ne sont pas vraies.»* Ainsi un sujet peut-il *«former des croyances et des désirs se rapportant à des états de choses inexistantes»*. L'exemple de méprise représentationnelle donné plus haut montre bien que le système du langage (ici la lecture d'un mot isolé) peut être influencé par les croyances et attentes de l'organisme. Le fait qu'il existe des comportements langagiers directement influencés par des croyances constitue une objection importante à la théorie développée par Fodor puisque cette dernière, en supposant que le système du langage est informationnellement cloisonné, ne peut pas rendre compte de tels comportements. Ce genre de phénomène est un indice suffisant pour penser que le système du langage peut être sensible aux processus centraux.

À cette remise en cause vient s'ajouter un argument selon lequel les systèmes centraux n'auraient pas les caractéristiques inverses des systèmes périphériques que leur attribuent les théories modulaires. Pacherie (1996) défend l'idée que l'approche fodorienne doit être révisée car «*la distinction entre les systèmes périphériques et les systèmes centraux n'est pas étayée par les données empiriques existantes*» (p. 175). En effet, les résultats de recherches portant sur la formation et l'organisation des concepts dans le développement cognitif de l'enfant semblent mettre en évidence une forme de modularité des systèmes centraux. Il semblerait en effet que «*la seule manière plausible d'expliquer les prouesses conceptuelles des jeunes enfants consiste à (...) postuler l'existence de différents domaines conceptuels dotés de principes d'organisation qui leur sont spécifiques*» (1996, p. 179).

Les deux critiques complémentaires qui viennent d'être émises peuvent être résumées de manière relativement simple: si, d'une part, le système du langage peut recevoir et utiliser non seulement des informations perceptives mais aussi des informations conceptuelles et si, d'autre part, la pensée peut être centrée sur un domaine spécifique dans certaines situations plutôt que d'être toujours ouverte à tous les domaines à la fois, alors la scission préconisée par Fodor entre le système du langage et les systèmes centraux doit être tenue pour erronée. Si tel est le cas, il est raisonnable de penser que le système du langage interagit avec les systèmes centraux.

LA SÉMANTIQUE N'EST PAS VIERGE DES TRACES DU RÉEL

La réflexion développée dans ce chapitre dégage un faisceau d'indices et d'arguments suggérant l'existence de liens spécifiques entre le langage et la pensée. Nous avons tenté de montrer que les théories qui excluent cette hypothèse ne sont pas vérifiées par des preuves scientifiques et qu'elles présentent un certain nombre de faiblesses, voire d'incohérences. Finalement, il nous a semblé que le principe fonctionnaliste qui conduit inévitablement ces théories à assigner de manière stricte une forme à une fonction aboutissait à une instrumentalisation réductrice du langage. D'autre part nous avons remarqué que l'introspection suggère, à l'inverse, que le langage est constitutif de la pensée. Bien que l'introspection ne soit pas reconnue comme une méthode scientifique et que son résultat ne constitue pas une preuve, elle rappelle la dimension humaine de la pensée. En outre, certains phénomènes langagiers semblent indiquer que le système du langage est sensible aux systèmes centraux.

La convergence de ces arguments nous autorise à formuler l'hypothèse théorique suivante: la pensée ne peut se construire que sur les bases perceptives et objectives du langage, en conséquence de quoi la mémoire sémantique ne peut être vierge des traces du réel.

C'est à partir de cette hypothèse générale que la question des relations entre le langage et la pensée se pose ici. Cette problématique sera abordée suivant une approche expérimentale qui se veut rénovatrice. Il a été choisi de montrer expérimentalement dans quelle mesure une variable caractérisant le langage (variable phonologique) pouvait être liée à une autre variable du langage qui intéresse la pensée (variable sémantique). L'étude expérimentale des relations entre ces deux variables sera limitée à un comportement particulier: la reconnaissance de mots isolés présentés visuellement.

La variable phonologique a été choisie car son rôle dans la reconnaissance des mots est important, à la fois pour appréhender la structure de la mémoire verbale et pour mettre en évidence une des bases objectives sur lesquelles repose le sens. Il faut insister ici sur la différence entre la phonologie et la phonétique qui, elle, renvoie à l'étude des sons en tant que signaux acoustiques. La phonologie est l'étude des unités de la perception du langage, appelées phonèmes, qui forment un système défini par un ensemble de propriétés relationnelles. L'important, du point de vue d'une théorie psychologique de la représentation du langage, est qu'il n'y a pas de correspondance terme à terme entre les descriptions acoustiques (phonétique) et les unités perçues et pertinentes pour produire et reconnaître des mots (phonologie). Le rôle de la phonologie est d'autant plus important que l'expérience initiale du langage est orale et que, lors de l'apprentissage de la lecture, l'enfant est supposé associer des formes écrites à leur forme phonologique préexistante. Pourtant cette explication classique exclut la sémantique de l'apprentissage de la lecture. Elle a influencé la manière dont sont étudiés, en psychologie cognitive, le langage et la mémoire dite sémantique. Ils sont étudiés comme deux phénomènes quasi indépendants, avec d'une part des recherches portant sur la lecture, basées sur les seules composantes perceptives (vision/orthographe et audition/phonologie), et d'autre part, des recherches sur l'organisation de la mémoire sémantique, basées sur les présupposés des chercheurs quant à l'organisation de cette mémoire.

Or, comme le disait déjà Vygotski en 1934, dissocier le langage et la pensée c'est « libérer la pensée des entraves de tout ce qui est du domaine de l'image, du sensible, et la soustraire à l'influence des lois associatives, la transformer en un pur acte spirituel » et en arriver finalement « à un idéalisme subjectif extrême » (p. 324). Tout en critiquant les structuralistes, Vygotski s'approprie le principe selon lequel il est plus important d'étudier les relations des parties entre elles et des parties au tout que de considérer les parties séparément, en rappelant que le langage et la pensée sont différents mais qu'ils forment une unité. Ce programme ambitieux appliqué au processus limité mais non moins unifié de reconnaissance des mots permet de réintroduire la dimension sémantique dans l'étude de la lecture. La lecture est en effet un acte de langage doué de sens; lire sans comprendre n'est pas lire. Dans le cadre des expériences présentées

ici la question de la sémantique est limitée à la signification attribuée à un mot isolé de tout contexte phrastique ou textuel, c'est-à-dire à la sémantique lexicale.

Nous avons remarqué que la phonologie jouait un rôle important lors de l'apprentissage de la lecture, car la constitution de la mémoire verbale est initialement orale, phonologique. La phonologie apparaît comme le premier lien entre le mot écrit et sa représentation. Le traitement phonologique est donc un processus mnésique qui articule un percept et un concept. De plus, nous avons noté que le traitement sémantique concerne la manière dont les entités physiques que sont le mot et l'objet imprègnent les représentations mentales, les concepts. Toute la problématique de cet ouvrage consiste à tenter de déterminer de quelle façon ces deux processus mnésiques agissent et interagissent lors de la reconnaissance, de l'identification des mots.